

# À l'école de Marceline Desbordes-Valmore (Douai, 1959). Un témoignage

MARIE ALLOY

## *La transmission*

83

Douai, ville natale de Marceline Desbordes-Valmore est aussi celle de ma famille paternelle, nous avons un même *sol natal* en partage. C'est une ville dont la poésie n'est pas seulement inscrite dans la matière minérale de ses remparts, ses pavés, son beffroi, et la fluidité du ciel jouant de ses reflets dans les canaux et la Scarpe, mais c'est une ville marquée par l'histoire, les guerres et le labeur. Proche du pays minier, dont les terrils et les chevalets étaient les emblèmes du lieu où travaillait mon père, Douai reste une sorte d'enclave dans mes souvenirs où se mêlent des moments en famille, la poésie de Marceline, la peinture de Corot, les œuvres du musée de la Chartreuse et celles qui « hantaient » la maison de mes grands-parents, rue d'Esquerchin. C'est dans ce terreau fondateur, souvent porteur d'élan et de tristesse, que j'ai développé le goût d'écrire, de lire et peindre.

## *À l'école de Marceline*

À l'école des jeunes filles de Douai (je devais avoir autour de 8 ans), notre institutrice nous avait demandé d'apprendre des poèmes de Marceline Desbordes-Valmore car c'était l'année du centenaire de sa mort. Nous les récitons en classe et souvent, pour le plaisir, nous les relisons avec ma grand-mère et avec ma mère. Ce sont des moments inoubliables. Nous avons fini par connaître par cœur ceux du petit catalogue édité pour la commémoration. C'était toujours un enchantement teinté de mélancolie, de lire et relire ces poèmes aussi célèbres que « Les Roses de Saadi », « La Couronne effeuillée », « Tristesse », « Un Ruisseau de la Scarpe », « Ondine à l'école » ou encore « La mère qui pleure », « La Petite Fille et l'oiseau », « L'Oreiller d'une petite fille ». Ma mère qui n'eut pas la chance d'aller longtemps à l'école était très touchée par ces poèmes et ils tissèrent un lien profond entre nous, ce qui me donna confiance pour oser écrire dans des petits carnets mes premiers poèmes d'enfant. Je les lisais à ma mère et j'aimais les chanter sur des airs improvisés (j'ignorais alors que l'amie fidèle de

Marceline, Pauline Duchambge, avait écrit des musiques pour ses poèmes, j'avais simplement senti intuitivement leur musique intérieure).

Il se trouve aussi que cette année-là, 1959, je dus habiter chez ma grand-mère à Douai et non avec mes parents. C'est durant cette année de séparation que je découvrais les poèmes de Marceline tout en parcourant les rues de sa ville de naissance.

L'école nous avait procuré ce fameux recueil de 1959, resté « sacré » pour moi. Une véritable ferveur poétique avait ainsi été transmise à ma sensibilité d'enfant grâce aux poèmes de Marceline, ferveur qui se transforma vite en désir de découvrir d'autres poètes. Un goût pour cette forme d'écriture naissait en moi comme pour d'autres enfants réceptifs. L'école avait semé et développé dans notre sensibilité en formation cette autre voie de connaissance. Nous avons appris également des poèmes d'Emile Verhaeren, de Verlaine et de Jules Supervielle. J'ai gardé précieusement le *cahier de récitation* où nous devions illustrer chacun des poèmes. J'aime à penser que cette pratique du cahier de récitation s'est prolongée et élargie jusqu'à celle du livre d'artiste que je pratique avec passion depuis des années.

### *L'empreinte familiale*

D'autres émotions sont venues s'ajouter à la découverte de la poésie, d'ordre familial cette fois. En effet j'associais dans mon âme enfantine la peine de ma grand-mère (qui avait perdu sa fille à l'aube de ses dix-huit ans) et celle de Marceline, poète et mère éprouvée. Le fait que nous lisions ensemble ces poèmes avec ma grand-mère et ma mère renforçait des filiations d'épreuves douloureuses et de deuils. Geneviève, ma tante, dessinait et Marceline, mon modèle intérieur, écrivait des poèmes ; elles étaient en quelque sorte mes sœurs spirituelles. Je ressentais l'absence de la jeune fille dont toute la maison de ma grand-mère était nimbée mais aussi les épreuves tragiques que Marceline dut endurer et surmonter par la force de survie qu'elle mettait dans son écriture. Aussi j'associais, presque naturellement, poésie et prière, poésie et amour maternel. Je voulais être la fille, la sœur, l'artiste, la poète. J'appris plus tard que Marceline avait vécu à Douai dans l'atelier de son père, peintre d'armoiries dans une époque de terreur liée à la Révolution et qu'elle vécut quelque temps chez son oncle Constant Desbordes qui était peintre, à Paris, dans l'ancien couvent des Capucines occupé par divers artistes. Ainsi même dans son parcours de poète, la peinture l'accompagnait. J'appris aussi que, le lendemain du décès de ma jeune tante, les Allemands entraient dans Douai. Ils occupèrent la maison endeillée de mes grands-parents et les mois qui suivirent virent la ville de Douai dévastée par les bombardements, dont ceux des alliés. De nombreux douaisiens y perdirent leur vie.

### *Dessin et poésie*

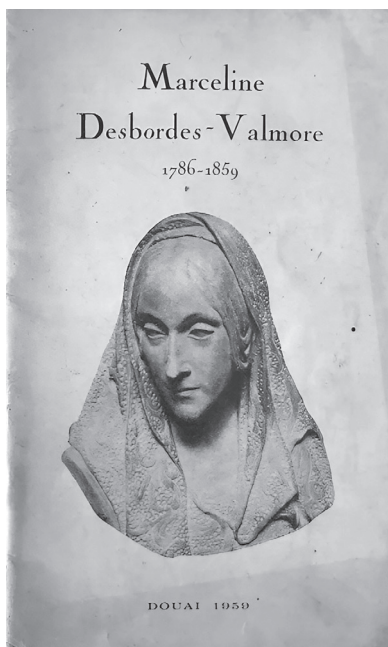
Enfant j'étais souvent invitée à venir dans « la chambre rose » où étaient conservés les dessins de ma tante. Une tristesse respirait sous les feuilles. Je connaissais tous

ses dessins et je commençai à les imiter. Il existe une façon d'observer qui est une façon de graver en soi. Aussi mon âme d'enfant fut-elle baignée dès 1959 dans le souvenir de cette jeune fille morte brutalement de maladie au moment même de l'invasion allemande à Douai. Comment enfant, éprouver tout cela sans désirer une forme de réparation ? Je me sentis un devoir de poursuivre ce destin rompu et je gardai précieusement pour la vie les dessins légués par ma grand-mère.

Marceline, qui connut la perte de sa mère puis de son premier enfant et une succession de deuils jusqu'à Ondine son autre fille et plus tard son amie de toujours Pauline Duchambge, me reliait à l'écriture poétique, le dessin venait après, comme le chemin d'une autre à réparer aussi, une sorte de double de soi où unir peinture et poésie.

Dans *L'Atelier d'un peintre* (1833), Marceline évoque un jardin déserté, à Douai, abandonné aux rosiers dont elle emporte une gerbe dans sa robe. Dans la cour de ma grand-mère, ces mêmes rosiers rouges grimpants sur les vieux murs de pierre semblaient *exhaler un regret* et apaiser mon cœur d'enfant.

Rendre visible la poésie de la beauté éphémère, c'était cela dessiner, peindre, ou écrire non pas une évasion mais une véritable rencontre avec la fragilité de l'existence. Je compris plus tard que peindre ou écrire était rendre hommage à la mémoire de ceux qui, en nous quittant, nous faisaient don de leurs rêves.



Marceline Desbordes-Valmore.  
1786-1859, Douai, impr. Lefebvre-  
Lévêque, 1959

### Représentations

Avec ma grand-mère nous allions parfois au musée de la Chartreuse. Parmi les peintures flamandes il y avait un portrait représentant Marceline. Je la regardais sans vraiment la reconnaître bien qu'elle soit peinte à sa table d'écriture, je préférais la sculpture en buste<sup>1</sup> reproduite sur la couverture du catalogue qui la faisait plus douce et pensive, comme une madone.

Lorsque nous marchions pour aller au cimetière de Douai avec ma grand-mère, je traversais la rue où Corot avait peint le beffroi puis, plus loin, nous nous arrêtions devant une sculpture en pierre représentant Marceline en jeune femme. Je trouvais qu'elle ressemblait

1. Carl Elshoecht (1797-1856), *Marceline Desbordes-Valmore*. 1843, médaillon en plâtre patiné, 25 x 28 cm. 1923. Musée de la Chartreuse, inv. A.6268.

un peu à une sainte, une sorte de Jeanne d'Arc, avec sa longue robe claire, un bras posé sous le buste, et l'autre avec la main délicatement remontée vers le cou. Les poèmes appris par cœur prenaient corps et visage.

Plus tard on m'offrit un médaillon de bronze représentant Pauline Duchambge, l'amie fidèle de Marceline. Je recevais là encore le signe d'un héritage à honorer et je me sentais confortée dans mon orientation, une fois de plus étrangement *appelée*. Je voulais écrire et peindre, être l'amie, et prolonger ce qui m'avait été donné.



Julien Prosper Legastelois (1855-1931), *Pauline Duchambge*, vers 1900.

Je suis restée fidèle à cette expérience poétique de l'enfance, entrée depuis longtemps en conversation silencieuse avec Marceline, l'initiatrice, par une sorte de mouvement de célébration secrète dont l'axe principal est une lutte par l'écriture contre la douleur et le deuil, l'accueil de l'enfance et de l'amour, la foi en l'art. Je crois avoir *rencontré* en Marceline l'humanité de sa poésie, son engagement politique et ses qualités morales. Il n'y a pas d'art qui tienne sans ces trois piliers.

*Beaugency, 2021*